



REVUE DE PRESSE

C'est la faute à Le Corbusier ? Comédie urbaine

de **Louise Doutreligne**
mise en scène **Jean-Luc Paliès**

Avec **Catherine Chevallier, Claudine Fiévet,
Valérie Da Mota, Ruth M'Balanda,
Jean-Pierre Hutinet, Jean-Luc Paliès**

Les Musiciens

Carel Cléril, Emilien Gillan et Jean-Baptiste Paliès

A l'image

**Véronique Daniel, Myriam Derbal, Anahita Gohari
Mandine Guillaume, Christina Rosmini, Hélène Vauquois
Frédéric Andrau, Marc Brunet, Enrico Di Giovanni
Thierry Heckendorn, Richard Martin, Philippe Risler**

17 au 20 janvier - Salle Jacques Brel - Fontenay-sous-Bois

25/26 janvier 2013 - Gare au Théâtre - Vitry-sur-Seine

1er au 10 février 2013 - Théâtre de St Maur - St Maur

14/15 février 2013 Maison de la culture Le Corbusier - Firminy

2 avril 2013 - Espace Georges Simenon - Rosny-sous-Bois

9 au 28 avril 2013 - Théâtre de l'Épée de Bois - Paris

Texte **Louise Doutreligne**

Mise en scène, création lumières et vidéos **Jean-Luc Paliès**

Régie générale **Alain Clément** / Assistante régie - vidéo **Laura verveur**

Images **Nadira Annan** / Sculptures **Odile O** / Scénographie **Luca Jimenez**

Développeur vidéo **Nicolas Barraud** / Costumes **Madeleine Nys**

Administration **Lilian Josse**

Communication - Graphisme - Photos **Cécile Abescat**

Presse **Catherine Guizard - La Strada et Cie**

Diffusion - Publics **Murielle Lantignac**

~

Coproduction : Fontenay-en-Scènes / Théâtre de Saint-Maur

Résidence de création : Théâtre de Saint-Maur

Production Influencescènes

Avec l'aide de la DRAC Île-de-France / la Région Île-de-France

le Conseil Général du Val-de-Marne / la Ville de Fontenay-sous-Bois

l'ADAMI et la SPEDIDAM

influencescènes

Le Nouveau Prétexte
17, Rue André Laurent
94120 Fontenay-sous-Bois
Tél : 01 48 77 94 33
info@influencescenes.com
www.influencescenes.com



Janvier 2013

FONTENAY-SOUS-BOIS – SALLE JACQUES BREL
 DE LOUISE DOUTRELIGNE / MES JEAN-LUC PALIÈS

C'EST LA FAUTE À LE CORBUSIER

L'auteure Louise Doutreligne et le metteur en scène Jean-luc Paliès proposent une comédie urbaine apte à retourner le destin noir des banlieues délaissées.

À l'occasion d'un projet de rénovation d'un quartier, deux architectes visitent l'ex-local social d'une tour, aujourd'hui atelier d'Art Plastique, de Musique, de Danse ou d'Art culinaire aux origines ethniques diverses. Les voilà retenus contre leur volonté par un gardien brésilien sexagénaire, déterminé à ce que les deux « artistes » réagissent au visionnage des vidéos réalisées par sa pro-

RÉAGISSEZ SUR WWW.J



Diverses générations à l'attaque des grands ensembles.

pre fille, une jeune documentariste cameraman qui a interrogé les « vrais gens » de la ville. Les jeunes du groupe musical dont la chanteuse est une étudiante-boursière en architecture arrivent avec de bons plats. On les verra aussi en flash-back aux prises avec la femme politique commanditaire de la rénovation et avec la jeune documentariste, critique sur l'état des lieux. Le metteur en scène compare le spectacle à une performance, une tentative audacieuse de rapprocher les hommes et les femmes qui vivent ensemble dans des utopies imaginées par d'autres. Une façon de partager des pensées, des émotions et surtout des rêves. Une confrontation entre Le Corbusier, architecte suisse, inventeur de « la machine à habiter » et Zaha Hadid, femme irakienne du XXI^e siècle, dont le regard décidé est tourné vers futur et l'utopie. **V. Hotte**

Val-de-Marne, Fontenay-sous-Bois –
salle Jacques Brel, 164 bd Gallieni 94120.

Du 17 au 20 janvier 2013 à 20h30, sauf
 dimanche 17h. Tél. 01 71 33 53 35.

Vitry-sur-Seine – Gare au théâtre,

13 rue Pierre Sémard 9440, le 25 janvier
 à 20h30, le 26 janvier à 14h30.
 Tél. 01 55 53 22 26.

Saint-Maur Théâtre, 20 rue de la Liberté
 94100, les 1^{er} et 3 février à 20h30, les 2 et
 9 février à 17h30, les 3 et 10 février à 15h30.
 Tél. 01 48 89 99 10.

Région - Firminy – Maison de la culture
Le Corbusier, les 14 et 15 février à 20h30.
 Tél. 04 77 10 07 77.

Seine-Saint-Denis, Roesny-sous-Bois –
Espace Georges Simenon, le 2 avril à 14h30
 et 20h30. Tél. 01 48 94 74 64.

Paris- Théâtre de l'Épée de Bois –
Cartoucherie, du 9 au 28 avril. Tél. 01 48 08 39 74.

JOURNAL-LATERRASSE.FR

Une pièce radieuse

Influenscènes livre sa pièce C'est la Faute à Le Corbusier, une comédie urbaine hurlante d'actualité écrite à partir de vos témoignages. En inauguration à Jacques Brel du 17 au 20 janvier...

5 ans que Louise Doutreligne est hantée par l'accusation... « Tout ça, c'est la faute à Le Corbusier ! » Tout ça ? Barres et tours de béton, ghettos urbains, non-lieux des banlieues, blockhaus utilitaristes éradicateurs d'horizon, écraseurs d'échelle humaine... Il y a des cités dans la Cité, des grands ensembles scarificateurs de Vivre ensemble, et on aurait trouvé le responsable : Le Corbusier. Le Corbusier ? L'architecte visionnaire, l'homme du Modulor, du nombre d'or fait homme, de la Cité radieuse ?!... Ce projet a marqué mon entrée en architecture », souffle la maîtresse d'œuvre artistique de la compagnie de théâtre fontenaysienne Influenscènes, au terme d'une enquête culturelle de deux ans, qui l'aura conduite jusqu'à Brasilia. « L'ensemble cache un vide » écrivait Jorge Luis Borges, et Influenscènes s'y est engouffrée pour ouvrir les dalles de béton aux courants d'art ! Alors, tout ça, c'est la faute à Le Corbusier ? Louise Doutreligne nous livre enfin sa réponse. Est-ce un plaidoyer ? Un réquisitoire ? « Une surprise ! », promet-elle. Mais nous pouvons d'ores et déjà vous révéler que son ouvrage est du genre spectacle total, un bâti à plusieurs étages, à la clé de voûte Modulor, c'est à dire humaine...

La comédie (humaine) urbaine

« Dès le départ, nous avons voulu questionner la réalité, c'est à dire les gens, les individus de la ville, qui vivent au quotidien dans des espaces conçus par d'autres il y a des années. » Louise Doutreligne, qui se définit comme une « auteure de terrain », le sait mieux que personne : le secret d'une bonne enquête commence par le recueil des témoignages de voisinage... La raison d'être du spectacle interactif baptisé Modulors pour le clin d'œil, proposé en lecture publique durant deux ans dans la ville. Une trentaine de représentations/débats plus tard, Louise Doutreligne avait tous les matériaux nécessaires pour ériger son monument artistique et bien plus, avec 50 heures de débats vidéo à déruher. « L'urbanisme est une question sensible, explosive, qui fait débat et intéresse tout le monde. Les Fontenaysiens ont joué le jeu et cette pièce synthétise leurs centaines de témoignages recueillis du Village à la Zone d'urbanisation prioritaire... » C'est la Faute à Le Corbusier n'est pourtant pas un documentaire-fiction selon son auteure, pas plus que le long métrage né du projet au regard de la richesse de la matière recueillie Les enfants du béton : « Ce sont des fictions du réel ! » Mais Louise Doutreligne aura beau se défendre d'avoir fait œuvre de sociologie, en catapultant les spectateurs des Modulors SpectActeurs, elle a satellisé des centaines de ressentis et de visions. Comme si la démiurge d'Influenscènes avait répondu à l'utopie Modulor de Le Corbusier, à moins que ce ne soit à L'homme de Vitruve de Léonard de Vinci : l'humain est au centre de l'œuvre. Dans le mille de la concertation ! De la démocratie participative au théâtre qui fait de chaque Fontenaysien, un coauteur de la pièce. Inutile alors de chercher plus loin les raisons du vivant de ce spectacle enlevé, qualifié par Louise Doutreligne de « comédie urbaine », si ce n'est le parti pris scénographique de Jean-Luc Paliès, metteur en scène d'Influenscènes : C'est la Faute à Le Corbusier, c'est du théâtre en musique funky et en cinéma ! Et éclairé ! Eclairé aux néons froids de l'actu : flambée de l'immobilier, crise du logement, de l'habitat, PLH, HLM et loi SRU, Grand Paris et droit au logement opposable, exil des classe moyennes, surloyer et mixité sociale, deuil d'Oscar Niemeyer, Influenscènes livre son œuvre coproduite par Fontenay en scène / service culturel municipal en toute synchronicité.

Et à la fin paraphrasons Platon : Ce ne sont pas les murs qui font la Cité mais les hommes... qui font la Cité radieuse !

Christophe Jouan

Le 17 janvier 2013

On veut détruire leur tour !

Une compagnie de Fontenay rejoue la rénovation urbaine en séquestrant deux architectes afin de leur raconter l'histoire du quartier. Une pièce présentée dans plusieurs villes du département.

Leurs immeubles seront bientôt détruits. Une fatalité pour nombre d'habitants d'Ile-de-France, mais pas pour ces locataires qui vont séquestrer — gentiment — les architectes pressentis pour réhabiliter leur quartier. « C'est la faute à Le Corbusier » est une fiction largement inspirée par le quotidien de nombreux Franciliens.

Ecrite par Louise Doutreligne et jouée par la compagnie Influenscènes, elle sera présentée à Fontenay, Vitry, puis Saint-Maur. « Je l'ai pensée

en parcourant le département, en réalisant des rencontres avec les habitants, raconte l'auteur. Un jour, j'ai vu une vieille dame à Fontenay

qui, du haut de sa tour, m'a dit : *Tout ça, c'est la faute à Le Corbusier*. En fait, elle cherchait un responsable aux malheurs de la banlieue en pointant le père des barres d'immeubles et des tours...

■ Une ode au « vivre ensemble »

Mais la pièce mise en scène par Jean-Luc Paliès est plutôt une ode « au vivre ensemble, explique Louise Doutreligne. Elle réfléchit à la façon de s'adapter les uns aux autres, et elle incite les habitants à participer aux concertations, à aller sur le terrain pour faire entendre leur voix ». Et pourquoi pas faire passer le message que « la vie est belle dans les HLM », conclut en substance l'auteur. « On ne met pas toujours en avant le rêve qu'ont vécu de nombreux habitants en déménageant, il y a trente ou quarante ans, dans des logements où ils avaient un confort qu'ils n'avaient pas auparavant », conclut-elle. La bonne humeur des habitants de cette comédie urbaine devra y contribuer.

A.L.

Ce soir et demain à 20 h 30, dimanche à 17 heures. A Fontenay, salle Jacques-Brel, 164, boulevard Gallieni. Entrée : 18 €, 11 € (étudiants, plus de 65 ans, chômeurs, artistes), 7 € (moins de 25 ans). Rés. au 01.71.33.53.35.

Fontenay-sous-Bois, quartier de la Redoute. La compagnie Influenscènes s'inspire de la vie quotidienne d'habitants de logements sociaux. (DR.)





Le 17 janvier 2013

C'est la faute à Le Corbusier
Texte Louise Doutreligne
Mise en scène Jean-Luc Paliès

Le texte de Louise Doutreligne, une immersion dans le coeur sensible des grands ensembles, la rencontre des gens qui y vivent au quotidien, des témoignages toute génération confondue. Dans les années 60, les périphéries urbaines virent l'émergence de tours nécessaires au logement de la classe ouvrière composée d'immigrés et de provinciaux. Le chant des pelles mécaniques s'écoutait de profonds car la terre transgressée jusque dans les profondeurs de son intimité était mise à nue sous l'oeil des politiques soucieux du mal-logement. Une réalité qui n'a jamais cessé d'être, l'Abbé Pierre en fit le combat de son pèlerinage et malheureusement, l'état de grâce, il ne connut point jusqu'à son dernier souffle. Des architectes comme Le Corbusier et Oscar Niemeyer bâtirent non pas pour bâtir, mais pour permettre à l'homme de vivre ses rêves dans un espace où la dimension-béton peut être synonyme de liberté et de lumière.

La Cité radieuse à Marseille et la ville nouvelle de Brasilia ont été le point de départ de dynamiques sociétales redessinant l'espace urbain.

La pièce, in situ, confronte les attributs de la théâtrologie en intégrant les formes pluridisciplinaires artistiques : la musique, le chant, la vidéo, la lecture, le jeu des comédiens. Ces performances sont le point d'interrogation de la dérive des ex paradis artificiels mêlant le social à l'humain.

Jean-Pierre Paliès intègre habilement les témoignages des habitants à la fiction surmédiatisée des cités. Les politiques se donnent bonne conscience en faisant de courtes escales en ces territoires où la promiscuité et la pauvreté gangrèment le quotidien. Quand le premier élu invite des architectes pour repenser le local social, les gens sourient de nouveau. Pour combien de temps ?

La scénographie s'articule avec subtilité dans cette pièce interactif. L'écran vidéo bouge à l'image des projets de réaménagements du local social et des acteurs qui contribuent à le faire vivre avec des activités culturelles ethniques.

Entre réalité et prises de conscience, C'est la faute à Le Corbusier est avant tout une docu-fiction sociétale. Les personnages font preuve d'abnégation et l'humour se lit dans leurs yeux. Ce chant du monde livre à l'état brut comme le béton, ses sentiments, ses doutes et en points de suspension ses espoirs.

C'est la faute à Le Corbusier est en tournée en Ile de France jusqu'au 28 avril 2013.

Charles Lepic



Le 3 février 2013

C'est La Faute À Le Corbusier, Louise Doutreligne **Le présent rejette le passé**

C'est La Faute A Le Corbusier est un cas particulier en matière d'inspiration et de création. Une phrase prononcée par une habitante de Fontenay-sous-Bois, désignant de son seizième étage le cadre morne d'un Grand Ensemble, s'est frayée un chemin dans l'esprit de l'auteure. L'écho de cette phrase a incité Louise Doutreligne à se lancer dans ce projet de longue haleine. Ainsi, la compagnie Influenscènes s'inspire de la rage et du désespoir de la jeune femme pour réaliser toute une série d'actions territoriales, l'écriture d'une comédie urbaine, la création d'un spectacle et la projection d'un documentaire, *Les Enfants Du Béton*.

La pièce se déroule au sein du local social d'une tour, où deux architectes se rencontrent à l'occasion d'un projet de rénovation du quartier. La véritable intrigue commence quand les architectes se font gentiment séquestrer par les habitants. Une flamboyante discussion débute entre les personnages sur l'avenir de ces Grands Ensembles, où se mêlent des sentiments et des désirs contradictoires, de la destruction à la réhabilitation à travers le développement durable. Les pauses musicales des jeunes musiciens du quartier interviennent de temps en temps pour apaiser les situations conflictuelles. Tandis que le visionnage des vidéos réalisées dans le quartier provoque la discussion et l'analyse sur l'état des lieux. Un sujet délicat dont même les architectes de la pièce partagent des avis et des philosophies bien contrastés.

C'est La Faute A Le Corbusier se présente comme un travail d'écriture interactive, inter-cités et interrégionale qui témoigne des problématiques qui se posent autour des logements sociaux, comme l'insécurité, le manque d'hygiène, le bruit insupportable liés à la surpopulation et l'extension des ghettos. Aussi cette pièce met en valeur les richesses et les beautés de la mixité sociale. Le matériel textuel interagit avec la mise en scène pour construire une architecture théâtrale qui nous accompagne pour un peu plus d'une heure et demie. La scène devient un chantier de confrontation de différents points de vue, de flash-backs scéniques, d'interaction entre l'action scénique et l'enregistrement vidéo, du séquençage de l'espace et du temps, d'alternation entre le champ et le contrechamp.

Auteur : Ervina Kotollosi, **La Coulisserie**

Du 1er au 10 février à Saint-Maur (Théâtre de Saint-Maur)

Les 14 et 15 février à Firminy (Maison de la Culture Le Corbusier)

Le 2 avril à Rosny-sous-Bois (Espace Georges-Simenon)

Du 9 au 28 avril à Paris (La Cartoucherie – Théâtre de l'Epée de Bois)

En attendant... Paris

5 FÉVRIER 2013 N° 249 HEBDOMADAIRE

Documentaire visionnaire

C'est la faute à Le Corbusier, de L. Doutreligne. Au Théâtre de Saint-Maur, à Firminy et à la l'Épée-de-Bois à Paris. **C'est la faute à Le Corbusier** fait partie de ces pièces qui transmettent autant d'émotion que de savoir. Pas étonnant : Louise Doutreligne, l'auteur, est d'un talent reconnu. Elle s'est documentée sur son sujet jusqu'à arriver à un texte didactique sur les tendances architecturales en bouillonnement à l'époque de Le Corbusier. Et ce volet historique est complété par l'introduction d'un personnage idéaliste qui rassemble les émotions éparses sur le plateau et leur donne une dimension visionnaire.

L'auteur a su créer des profils divers mais tous passionnés par le logement. Chacun à sa façon, certes, depuis l'architecte si sûr de lui qu'il en néglige d'écouter autrui jusqu'au gardien d'immeuble immigré qui idéalise les conceptions ayant amené à la création de Brasilia.

Le contexte de la séquestration des spécialistes par la population ouvre le catalogue des visions possibles du logement. Lesquelles se transmettent même à travers les témoignages projetés d'habitants de la Cité radieuse, de chauffeurs-livreurs, de gens logeant dans des barres...

Fiction, cette pièce très bien jouée est aussi un documentaire réussi sur l'histoire et les besoins de la population en matière de logement, un thème souvent abordé mais ici dépourvu de toute empreinte politique.

Pierre FRANÇOIS

<http://www.holybuzz.com/>

Le 8 février 2013

De Fontenay sous Bois à la Cartoucherie (Théâtre de l'Épée-de-Bois) en passant par la Maison de la culture Le Corbusier de Firmigny, c'est un drôle d'ovni théâtral [1] qui se promène, aussi étonnant et instructif que séduisant.

En effet, « C'est la faute à Le Corbusier » fait partie de ces pièces inclassables, qui transmettent autant d'émotion que de savoir. Pas étonnant : Louise Doutreligne, l'auteur, n'est pas la première venue. Elle a commencé par se documenter sur son sujet durant plusieurs années. On a donc un texte tout à fait didactique sur les tendances architecturales en bouillonnement à l'époque de Le Corbusier. Et ce volet historique est complété par l'introduction d'un personnage idéaliste qui rassemble les émotions éparses sur le plateau et leur donne une dimension visionnaire.

Le spectacle se présente comme une suite de séquences se passant dans un lieu unique, mais qui en évoque d'autres, tous apparentés au monde de l'urbanisme. La relation peut être en filigrane – l'habitante qui rencontre la Maire de sa commune alors qu'elle est à vélo, donc dans la rue – résulter d'un discours – celui du gardien portugais qui est si passionné par Brasília qu'on s'y croirait – ou même utiliser la médiation de la projection vidéo.

La question de l'urbanisme est rendue très intéressante par la multiplication des angles sous lesquels on peut l'aborder, de celui de l'architecte plus pressé qu'attentif à celui des habitants en passant par les contraintes auxquelles les politiques doivent faire face.

Le talent de l'auteur et des comédiens est tel qu'on a l'impression de soudain devenir intelligent, même si hélas à la sortie on reste incapable de répéter les enjeux qui nous ont été exposés.

La présence d'un groupe de musique – l'action se passe dans un local mis à la disposition des habitants pour leurs activités conviviales, où on séquestre les architectes venus visiter pour leur expliquer en long et en large les attentes des habitants – allège significativement le propos. Et va jusqu'à, in fine, provoquer une prise de conscience.

Pierre François

Spectacle.

C'est la faute à Le Corbusier !

La réhabilitation du quartier est prévue. Les architectes pressentis par la ville doivent venir au local rencontrer la population. Ce jour-là, le groupe de musique répète, le buffet est prêt, les habitants ont leur cahier de doléances : des portraits vidéos... Alors on séquestre gentiment deux architectes : séquences, flash-back, pauses musicales, rejets et excuses de Le Corbusier, défense et accusation des grands ensembles... Même si la vidéo tombe en panne, que le gardien brésilien s'échauffe et que les architectes se justifient... C'est au final une architecte en herbe qui apportera son petit grain de sel comme un piment venu des pays émergents. Une pièce de Louise Doutreligne et mise en scène par Jean-Luc Paliès.

Vendredi 15 février 20 h 30. Renseignements et vente : 04 77 10 07 77. Tarif plein : 16 €; Tarif résidant : 15 €; réduit : 14 €, ado (13 à 18 ans) : 9 €

« Le Corbusier est innocent ! »

Publiée le 14/02/2013

Théâtre. Aujourd'hui et demain sont proposées à la Maison de la culture « C'est la faute à Le Corbusier », « comédie urbaine » et réflexion sur les enjeux de l'habitat, mise en scène par Jean-Luc Paliès. Entretien avec son auteur, Louise Doutreligne.



Louise Doutreligne, ici en compagnie du metteur en scène Jean-Luc Paliès, a appris à comprendre et apprécier l'œuvre de l'architecte. Photo M. Lambert

Vous donnez deux représentations à la Maison de la culture d'une pièce au titre accusateur. Que reprochez-vous à Le Corbusier ?

Cette phrase a été prononcée par une dame habitant dans une cité, à l'époque où je faisais des recherches sur le thème de l'interim. Tout part de là, de cette idée que le mal-être dans les cités a été finalement initié par Le Corbusier, souvent considéré comme le père des grands ensembles. Cette pièce instruit son « procès », un procès populaire, sans parti pris.

Dans « C'est la faute à Le Corbusier », des habitants d'un quartier séquestrent les architectes pressentis pour sa réhabilitation. Une démarche pour le moins radicale de prime abord...

Oui, mais les deux architectes ayant répondu à l'appel d'offres et venus sur place sont séquestrés « gentiment ». Comme souvent dans pareil cas, ils sont pressés, ne prennent pas le temps d'appréhender toutes les problématiques urbaines et sociales nécessaires au renouveau d'un quartier. Le gardien de l'immeuble n'a d'autre solution que de les retenir, en compagnie d'un groupe de jeunes musiciens répétant dans un local social. De cette « gentille détention » va éclore une vraie

discussion, des échanges riches, sur fond de crise du logement. L'idée est de poser la question de la place des gens, leur opinion, montrer le poids de ce qu'on appelle aujourd'hui la « démocratie participative ».

Le Corbusier n'a jamais été adepte de la concertation de la population. Ça part plutôt mal pour lui !

Le Corbusier était en effet un architecte très personnel. Mais il est le premier à s'intéresser à l'habitat collectif.

Que peut-on lui reprocher ?

Ses deux grandes erreurs pourraient être de ne pas avoir tenu compte, envisagé dans ses réalisations la folie du « tout-bagnole » à laquelle on assiste aujourd'hui et ne pas avoir pressenti le développement du capitalisme, entraînant un consumérisme débridé, les centres commerciaux.

C'est dans ce sens que sa vision peut sembler utopique. Mais les personnages de la pièce évoquent des utopies qui fonctionnent, comme la ville de Brasilia, conçue sur le modèle corbuséen. D'autres « coupables » sont peut-être à rechercher parmi ces promoteurs qui ont construit sans discernement (et sans architecte !) des barres HLM dans les années 70. Il existe par conséquent une confusion entre le « Corbu » et ses héritiers.

Sans dévoiler la fin de la pièce, vous pencheriez donc plutôt pour l'acquittement ?

Lors des travaux préparatoires, j'ai visité de nombreuses constructions de l'architecte. Vu de l'extérieur, le sentiment dominant est plutôt négatif. Il faut pénétrer dans les bâtiments de Le Corbusier pour saisir la portée de son travail. Et puis, en me rendant sur le site appelé, j'ai trouvé en Yvan Mettaud (conservateur du patrimoine Le Corbusier, ndlr), un formidable avocat de la défense (songeuse). À mon avis, l'accusé n'est pas coupable !

« C'est la faute à Le Corbusier », par la Cie Influencescènes, ce soir et demain, 20 h 30, Maison de la culture.

« Il y a confusion entre Le Corbusier et ses héritiers » Louise Doutreligne Auteur dramatique

Propos recueillis par Matthieu Lambert

L'architecture urbaine en question



■ « C'est la faute à Le Corbusier »,
une comédie urbaine.
Photo Annie Faure

Dans le cadre de la saison culturelle, la compagnie Influenscènes a présenté, jeudi et hier soir, à la Maison de la culture, une création originale de Louise Doutreligne : C'est la faute à Le Corbusier. Cette pièce instruit le procès du célèbre architecte, un procès populaire, sans parti pris. La mise en scène de Jean-Luc Paliès attise l'intérêt du spectateur : alternance de réel et de virtuel, témoignages vrais et fictifs, pauses musicales,

images, art plastique, occupation de l'espace... Le regard du spectateur balaie l'espace scène, les propos se superposent, fusent.

L'ensemble est joyeux, léger, optimiste et présente une architecture théâtrale originale faite de résonances, de convergences des points de vue des personnages.

C'est la faute à Le Corbusier soulève de nombreuses questions, sur le devenir de l'habitat collectif et sur les problématiques urbaines et sociales. ■



■ Huit acteurs pour un foisonnement de points de vue. Photo Annie Faure

LA REVUE

urbanisme

PROJET Saint-Dizier 2020 **16/** CAMPUS Condorcet
à Aubervilliers **21/** PLANÈTE Casablanca et Rabat, futures villes
du savoir ? **24/** L'INVITÉ Jean-Louis Cohen **66/**

www.urbanisme.fr

Printemps
2013

n° **388**

20 €

vil·les / sociétés / cultures

DOSSIER

Que faire
des années 1970 ?

28/



THÉÂTRE / Quand le théâtre s'intéresse aux cités...

« C'est la faute à Le Corbusier », comédie urbaine de Louise Doutreligne, met en scène la réhabilitation d'un quartier d'habitat social. Une incitation au débat.

Ça commence mal : les deux architectes – un homme imbu de lui-même, une femme plus à l'écoute – venus visiter la cité dont ils doivent concevoir la réhabilitation se retrouvent gentiment mais fermement invités à rester dans le local social au pied de la tour... Manière de prendre le temps de rencontrer des habitants, de discuter avec eux, d'écouter la répétition du groupe de rock, de partager des tapas... Bref, de comprendre que le lieu est habité, dans tous les sens du terme, et qu'il ne s'agit pas que de dessiner des plans... Comme Le Corbusier ? Louise Doutreligne, auteure de cette comédie urbaine, raconte que son titre lui a été inspiré par la remarque d'une habitante d'une tour de la banlieue Est de Paris montrant le paysage qui s'étendait sous ses yeux : « Tout ça là, c'est la faute à Le Corbusier ! »

Louise Doutreligne a pris au sérieux cette accusation : pendant quatre ans, elle a lu les textes des théoriciens de l'architecture contemporaine (notamment Rem Koolhaas), visité São Paulo et Brasília, rencontré de nombreux architectes et acteurs de la rénovation urbaine des quartiers sensibles. Puis elle s'est mise au travail, aboutissant à un texte de 300 ou 400 pages, qu'elle a ensuite condensé. Pour écrire une vraie pièce de théâtre, tout à la fois spectacle d'intervention et réflexion subtile sur une des grandes questions actuelles : le devenir des grands ensembles. On y retrouve des discours politiques de madame le maire (par exemple sur les surloyers

comme obstacle à la mixité urbaine), des remarques de bon sens, des jugements rapides, une belle chanteuse noire, un étonnant



La compagnie Influenscènes fondée par Louise Doutreligne et Jean-Luc Paliès



gardien brésilien, des jeunes pas méchants, des architectes qui deviennent coopératifs... Des tas d'idées sont jetées en l'air, abandonnées, reprises, justifiées, critiquées. Au final, une pièce qui donne envie de discuter des cités. Il y manque sans doute un peu de leur noirceur et de leur désespoir. Car si cela semble mal commencer, tout finit bien ! / A. L.

PRATIQUE La pièce sera à l'affiche à Paris, à la Cartoucherie Théâtre de l'Épée de Bois, du 9 au 28 avril 2013

Contact : 01 48 08 39 74 - www.epeedebois.com

- Comédie urbaine de Louise Doutreligne, mise en scène par Jean-Luc Paliès.
- Production de la compagnie Influenscènes, montée avec l'aide de : la DRAC Ile-de-France, la Région Ile-de-France, le conseil général du Val-de-Marne, la Ville de Fontenay-sous-Bois, l'ADAMI et la SPEDIDAM.
- Coproduction Fontenay-en-Scènes/Théâtre de Saint-Maur.

C'est la faute à Le Corbusier

Par Laurie Picout



Balayant d'un geste de la main les barres d'immeubles de la banlieue est de Paris s'étendant devant elle, une jeune femme s'exclame : « Tout ça, c'est la faute à Le Corbusier ! ». Signe du mal de vivre dans ces cités créées de toutes pièces, Louise Doutreligne – auteure associée de la compagnie Influenscènes – se sert de ce cri du cœur comme point de départ d'une pièce de théâtre érodant les clichés qui circulent sur la responsabilité des architectes.

Fruits de l'industrialisation du bâtiment et des débuts de la préfabrication du béton, les grands ensembles ont permis de répondre à une demande urgente de logements en même temps que l'accès au confort (eau courante, chauffage central, sanitaires, etc.) pour le plus grand nombre. Exit les étroites rues pavées et les maisons individuelles ; le mouvement moderne – prôné par Le Corbusier – défend l'idée de logements fonctionnels (mais aussi tous identiques) et collectifs, ainsi qu'une sectorisation des activités quotidiennes, travail ou loisir, un lieu pour chaque tâche. Ce modèle de quartier montre rapidement ses limites, se transformant en de véritables cité-dortoir. Les architectes sont alors rendus responsables de ces tours en béton austères

et des problèmes de vivre-ensemble qui découlent. « On a eu envie d'aller plus loin et de savoir ce qu'en pensaient les gens » explique Jean-Luc Paliès, comédien et metteur en scène de la pièce. Pour ce faire, Louise Doutreligne puise dans des dizaines de rencontres – dans des écoles, des immeubles, des foyers – la matière pour écrire un texte, à la fois pertinent et plein d'humour. Son objectif ? Croiser les points de vue des concepteurs, habitants et politiques, en plongeant les spectateurs dans l'ambiance « quartier ». Le scénario : deux architectes – choisis par la Ville pour la réhabilitation de barres et tours d'immeuble – débarquent au milieu d'un concert de funk au local social, pour rencontrer la population. Sur scène, entre la musique et le buffet – proposé

aux comédiens mais aussi à la salle ! –, les portraits d'habitants sont diffusés, l'occasion pour la troupe de mettre au point quelques jolies trouvailles scéniques. Ainsi le grand écran, mobile, est support avant de devenir décor pendant que le bar se transforme en régie. Un spectacle en forme de question, donc, sur la conception de notre cadre et de nos façons de vivre. Et à en croire la compagnie Influenscènes, c'est probablement en incluant d'avantage les futurs usagers...

C'est la faute à Le Corbusier, comédie urbaine de Louise Doutreligne mise en scène par Jean-Luc Paliès.

Le 2 avril à Rosny-sous-Bois (93) et du 9 au 28 avril à la Cartoucherie, Paris (12^e)

France Catholique

n°3345 22 mars 2013

La faute à qui ?

De Fontenay-sous-Bois à la Cartoucherie (Théâtre de l'Épée-de-Bois) en passant par la Maison de la culture Le Corbusier de Firmigny, c'est un drôle d'ovni théâtral qui se promène, aussi étonnant et instructif que séduisant.

Parmi les pièces inclassables qui transmettent autant d'émotion que de savoir, il faut compter avec *C'est la faute à Le Corbusier*. Pas étonnant : Louise Doutreligne, l'auteur, n'est pas la première venue. Elle a commencé par se documenter sur son sujet durant plusieurs années. On a donc un texte tout à fait didactique sur les tendances architecturales en bouillonnement à l'époque de Le Corbusier. Et ce volet historique est complété par l'introduction d'un personnage idéaliste qui rassemble les émotions éparses sur le plateau et leur donne une dimension visionnaire.

Le spectacle se présente comme une suite de séquences se passant dans un lieu unique, mais qui en évoque d'autres, tous apparentés au monde de l'urbanisme. La relation peut être en filigrane — l'habitante qui rencontre la Maire de sa commune alors qu'elle est à vélo, donc dans la rue —, résulter d'un discours — celui du gardien portugais qui est si passionné par Brasília qu'on s'y croirait — ou même utiliser la médiation de la projection vidéo.

La question de l'urbanisme est rendue très intéressante par la multiplication des angles sous lesquels on peut l'aborder, de celui de l'architecte plus pressé qu'attentif, à celui des habitants, en passant par les contraintes auxquelles les politiques doivent faire face.

Le talent de l'auteur et des comédiens est tel qu'on a l'impression de soudain devenir intelligent, même si hélas ! à la sortie on reste incapable de rendre compte des enjeux qui nous ont été exposés.

L'action se passe dans un local mis à la disposition des habitants pour leurs activités conviviales, où sont séquestrés des architectes en déplacement sur le terrain, pour leur faire entendre les attentes des habitants. Dans ces conditions, la présence d'un groupe de musique allège significativement le propos. Et va jusqu'à, *in fine*, provoquer une prise de conscience.

Pierre François



Publié le 30 mars 2013 - N° 208 Avril 2013-04-10

Leçon d'architecture fonctionnaliste et plongée dans un local social de banlieue. Une effervescence bon enfant pour mieux réhabiliter la ville.

De l'Europe à la Russie soviétique, les besoins sociaux des années 50 et 60 lors de la Reconstruction sont tels que l'esthétique fonctionnaliste s'est déployée dans l'anarchie, entre contraintes techniques, normes financières et poids des institutions. C'est aussi l'histoire d'une révolution du goût esthétique au moment où le béton omniprésent impose sa loi. Ce matériau a connu son heure de gloire dans l'élévation du Mur de l'Atlantique, grâce aux blockhaus coulés avec du béton bien français. Comment recycler une technique ? L'architecte, au plus près de l'ingénieur et du promoteur, propose sa vision des habitations collectives « radieuses », barres et tours inspirées de l'architecte suisse Le Corbusier et de ses « unités d'habitation », construites à Marseille, à Firminy ou à Chandigarh en Inde. *C'est la faute à Le Corbusier* de Louise Doutreligne dans la mise en scène de Jean-Luc Paliès est un plaidoyer pour le « mieux vivre » public et privé dans l'habitation. La pièce est nourrie non seulement de réflexions économiques et sociales, de discours théoriques sur l'architecture et l'urbanisme, mais encore du regard des politiques et des témoignages pleins d'humanité des habitants. La représentation bien ficelée s'amuse de la présence vivante des comédiens sur le plateau – Catherine Chevallier, Claudine Fiévet, Valérie Da Mota, Ruth M'Balanda, Jean-Pierre Hutinet, Jean-luc Paliès -, autant que des reportages filmés avec d'autres acteurs, projetés sur écran.

Débats vifs et passionnés

A l'instigation de la maire dynamique de la ville, investie dans le logement social, l'intrigue est lancée par une étudiante en audio-visuel, fille du gardien brésilien de l'immeuble, devenu espace de résistance de jeunes gens tournés vers l'art, l'histoire et l'état de la planète, souvent issus de l'immigration, musiciens, étudiants, chanteurs de funk. Dans un esprit convivial, ces habitués du local séquestrent les deux architectes mis en concurrence pour le concours public de réaménagement du quartier. La vision argumentée alterne. D'un côté, l'homme refuse l'aveu des erreurs commises et persiste à ne pas entendre les doléances ou les desiderata des habitants alors que la femme préfère réhabiliter la banlieue pour en faire un nouveau centre avec son supplément d'âme. Faut-il détruire les barres et les tours ou bien les réaménager ? Les débats et les discussions critiques sont vifs et passionnés, entrecoupés de chansons et de musiques. Le spectacle invite le public responsable à un moment de partage et d'engagement afin de suivre, selon Le Corbusier et l'architecte brésilien Niemeyer, « *la ligne de vie qui donne de la légèreté au béton* ». Un échange de propos divergents pour faire naître des projets citoyens constructifs.

Véronique Hotte

Le Monde.fr

C'EST LA FAUTE A LE CORBUSIER
Comédie urbaine de Louise DOUTRELIGNE

Mise en scène de Jean-Luc PALIES

Du 9 au 28 Avril 2013 21 H Au Théâtre de l'Epée de Bois

Admettons qu'il s'agisse d'une petite bombe à retardement, une petite boîte de pandore où s'entremêlent, les opinions, les désirata, les confidences de monsieur et madame tout le monde concernant leur environnement, leurs lieux de vie à la ville, à la campagne, le tout agglutiné pour vaporiser les futurs projets de nos politiques d'une odeur sinon de sainteté, d'amabilité.

Nous le savons bien, les politiques sont tenus de prendre en charge les préoccupations de leurs concitoyens, notamment en ce qui concerne le logement. Encore faut-il avoir l'idée de convier au débat, le pape de l'architecture, un certain LE CORBUSIER, un créateur de haute sphère, révolutionnaire.

Quoi, les propos d'un quidam coincé derrière les barreaux de son hlm rêvé et baptisé Résidence LE CORBUSIER pourraient et devraient être pris en considération par les architectes de notre futur environnement ?

Si certains architectes entendent aller à la rencontre des citoyens des habitats qu'ils vont réhabiliter, démolir ou créer, cela signifie qu'au béton, aux chartes, aux consignes de développement durable de plus en plus lourdes, vont s'ajouter les doléances des mal-logés !

Du cœur à l'ouvrage, il en faut et c'est à l'intention de ces hommes et femmes courageux, ces citoyens en mal d'écoute que Louise DOUTRELIGNE signe une comédie urbaine, de façon à cristalliser, une rencontre possible, utopique des architectes et la population.

Dans le fond ces architectes qui pénètrent dans le local social au pied d'un tour ressemblent à s'y méprendre à ces politiques qui font le siège derrière la porte des électeurs pour récolter leurs voix.

Bon chic, bon genre, ils se laissent séquestrer par le gardien d'origine brésilienne et acceptent bon gré, mal gré d'écouter les doléances des résidents. L'ambiance est conviviale, comme dans une kermesse avec orchestre, chanteuse, petits fours et pauses vidéo.

En somme du théâtre réalité où chacun comme dans un buffet vient pêcher des réflexions, des motifs de rencontre, d'utopie sur un sujet qui nous concerne tous, l'avenir de nos villes, de notre environnement mais sans trop se prendre la tête, en se laissant simplement étourdir et emporter par - comme le dit LE CORBUSIER - des rêves qui puissent devenir réalités. Ne l'oublions pas tous ces immeubles, ces maisons ne tiennent debout que parce qu'ils sont habités. Peut-on demander aux architectes d'être aussi des artistes, des poètes, quand le béton ça coûte si cher ?

Gageons que la comédie de Louise DOUTRELIGNE servie par une mise en scène fort animée et des comédiens enthousiastes, comme les ruisseaux font les grands fleuves, fera sourire ensemble sur le même trottoir LE CORBUSIER et le gardien d'une de nos tours. Joyeuse utopie !

Paris, le 12 Avril 2013 Evelynne Trân sur Théâtre au vent



"C'est la faute à le Corbusier ...non ce n'est pas d'architecture dont il est question (quoique) mais de Théâtre.c'est le Théâtre de l'épée de bois à Vincennes qui affiche à partir de ce soir cette comédie urbaine de Louise Doutreligne ! qu'en est il de nos cités, de nos barres, de nos villes à la campagne, de nos campagnes suspendues dans les tours, de nos jardins de ville partagés, du rêve d'un bout de jardintoutes ces questions sont au cœur même de la pièce de Louise Doutreligne montée par Jean Luc Paliès du 9 au 28 avril à 21h ... "c'est la faute à Le Corbusier " s'imprègne du vécu des gens et sa réflexion pose question sur le monde architectural qui nous entoure !

Quand le th questionne le réel ...RV à l'épée de bois pour en découdre ...
Jane Villenet le 9 avril 2013

b.c.lerideaurouge critique théâtrale

Envie de théâtre au présent ? +_ "C'est la faute à Le Corbusier ?".

Comédie urbaine de Louise Doutreligne. Mise en scène Jean-Luc Paliès. Par la Compagnie "Influenscènes". (11-04-2013, 21h00)+

"L'Épée de Bois" s'attaque au béton, sans manière.
Parler de "tours et barres" évoque les affaires.
Rassembler des témoignages ils ont fort à faire,
Assembler des vidéos aide à y voir plus clair.

Un orchestre d'une salle polyvalente
D'un quartier qui se refuse à une mort lente.
En décor, quelques structures en fil de fer,
Simples sculptures aériennes et légères.

Des architectes que l'on force à écouter
Afin de leur expliquer les réalités
Du logement. "Casser ou réhabiliter" ?
Tandis que circule de quoi se sustenter.

"Logement social" et "habitat collectif",
Il faut tenir compte de tous les effectifs.
D'abord, se mettre d'accord sur les objectifs,
Même si les discours semblent rébarbatifs.

Le "mélange social", généreuse utopie
Servie ici avec un concert assorti.
S'il faut reconstruire ... "qu'est-ce qu'on démolit" ?
A tout bien réfléchir ... "du béton ou nos vies" ?

"Pour éviter les mêmes erreurs" ... "concertation" !
"La ségrégation ne permet pas l'intégration".
"Anar, fêtard, bavard", confrontation, "sommation".
"Le Corbu", "une œuvre d'art" et de "consommation".

En tout cas, des alignements qui furent dignes
D'intérêt et firent couler l'encre des vignes.
Ce travail de quatre ans, de Louise Doutreligne,
Vaut, pour le moins, qu'on y consacre quelques lignes.

Béatrice Chaland /b.c.lerideaurouge

<http://bclerideaurouge.free.fr>

Copyright BCLERIDEAUROUGE - tous droits réservés

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Critique . “C’est la faute à Le Corbusier ?” de Louise Doutreligne au Théâtre de l’Epée de Bois

12 avril 2013

ff Critique [Jean-Christophe Carius](#)



La Ville déconcertée

Où va la ville ? Et d’où vient-elle ? La forme des ruches que se donne l’humanité manifeste une partie de son idée d’elle-même. À notre époque, des canyons de verre, d’acier et de béton envahissent le sol et parquent le réel. “C’est la faute à Le Corbusier ?”, dernière création en date de la Compagnie Influenscènes, met en débat cet espace urbain qui assiège plus qu’il ne protège. Louise Doutreligne, écrivain de théâtre, grande activiste au service des auteurs, a élaboré ce texte à partir de son propre vécu en banlieue parisienne. Son travail d’enquête et de création s’est enrichi d’actions culturelles menées auprès des habitants des cités et réalisés dans le cadre d’Influenscènes en partenariat avec des institutions comme le C.A.U.E. du Val-de-Marne.

Au cours d’une séance de concertation dans le local social, des habitants d’une cité à rénover se donnent les moyens de faire entendre leur point de vue sur l’état des lieux. Placée sous l’égide d’une sculpture aux formes du “modulor”, la mesure à l’échelle humaine des “unités d’habitation” créée par Le Corbusier, ils organisent une palabre avec les architectes pour mettre en regard leur quotidien, “La Cité radieuse” et le Brasilia d’Oscar Niemeyer. Abordant le plateau par tous les angles, Jean-Luc Paliès, metteur en scène, déploie la grande échelle géométrique des cités. Son ingéniosité spatiale articule avec simplicité les mouvements de cette fable documentaire dont la dialectique didactique épelle tous les “enjeux” de l’urbanisme contemporain. Le réalisme prosaïque du présent contraste avec les fictions utopiques du passé et met en lumière les chutes d’un réalisé qui ne rime pas toujours avec l’imaginé.

Mais par la grâce de la convivialité, les espacements s’estompent. La chaleur groovante d’interludes musicaux, joués en live, remettent au centre du bâti le cœur battant des habitants. La sève créative de l’humanité qui, comme l’eau, fait de tout obstacle son chemin, fluidifie le nœud urbain. Pays émergeant, la féminité impose au chaos ambiant, sa “douce fermeté”. Madame Le maire, la femme architecte, l’étudiante originaire du Niger, la documentariste passionnée, agissent pour compléter, en les faisant virer, les rêves à demi échoués des hommes du passé. Elles engagent les utopies d’aujourd’hui comme étant des réalités de demain, prônant dialogue, concertation et co-création. “C’est la faute à Le Corbusier ?” représente un authentique théâtre politique, sans idéologie. Un acte de scène appliqué et constructif qui joue son rôle civil et donne à la cité l’occasion, si rare, de se penser, voire de se repenser.



12 avril 2013

Théâtre de l'Épée de Bois

Jusqu'au 28 avr. Du mardi. au samedi. à 21h. Dimanche à 18h

Un local dans une cité. Où les jeunes se retrouvent pour jouer de la musique et chanter. Géré par un gardien portugais.

Madame le Maire. Qui veut réhabiliter ce grand ensemble immobilier.

Deux architectes consultés sur ce projet. Aux points de vue opposés : tout raser ou réhabiliter ? Et qui vont se retrouver (gentiment) séquestrés.

La discussion s'engage, entrecoupée de projections vidéos, de flash-back, de morceaux musicaux (superbement interprétés, voix magnifique de la jeune chanteuse Ruth Lori M'Balanda). On parle habitat et société, Le Corbusier et Oscar Niemeyer (l'architecte de Brasilia, ville symbole d'une architecture moderne).

Si la démarche est intéressante, la mise en scène originale, si l'ensemble est foisonnant, il est aussi touffu - peut-être trop, le rendant parfois confus - prenant souvent davantage des allures de documentaire que de pièce de théâtre proprement dit.

Et dans ce patchwork où finalement « tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil », m'ont manqué la violence qui est née des dérives successives, des échanges un peu plus musclés, des personnages plus représentatifs de la vie quotidienne des habitants des cités.

On n'y voit aucun dealer, aucun habitant excédé, mais des jeunes occupés à gratter leur guitare, des occupants heureux qui vantent la convivialité des grands ensembles. Alors qu'on aimerait comprendre comment l'héritage d'un homme tel que Le Corbusier a pu être tellement dévoyé, comment ses visions humanistes loin de favoriser une mixité sociale ont finalement contribué à la création de véritables ghettos, les cités radieuses devenant cités dortoirs puis ZUP.

À poser trop de questions, celles-ci ne sont finalement qu'effleurées et on reste un peu sur notre faim. Avec une envie de prolonger les discussions.

Ce que ne manque pas de faire le public à la sortie.

Et si c'était finalement ça le but et l'intérêt ?

Nicole Bourbon

le-corbusier.pdf <http://www.regarts.org/PDF/le-corbusier.pdf>



C'est la faute à Le Corbusier

Théâtre de L'Épée de bois

Comédie de Louise Doutreligne, mise en scène de Jean-Luc Paliès, avec Jean-Pierre Hutinet, Catherine Chevallier, Jean-Luc Paliès, Claudine Fiévet, Valérie Da Mota, Ruth M'Balanda, Jeeb's Paliès, Carel Cléril et Emilien Gillan.

C'est l'effervescence dans le local social de la ville : deux architectes répondant à l'appel d'offre de la mairie viennent visiter les lieux en vue de la restructuration du quartier.

Mais alors que le gardien (Alberto) comptait sur leur présence une demi-journée et avait prévu de les accueillir, l'un des deux architectes (l'homme), aussitôt arrivé, pense avoir tout vu en un coup d'œil et s'apprête déjà à repartir. Alberto, avec l'aide de toute la petite équipe présente (les musiciens ainsi que sa fille, journaliste audiovisuelle), boucle les lieux et les séquestre gentiment pour leur parler de la vie au quotidien dans le quartier, documentaire à l'appui.

Sur le plateau, le mur de fond est surmonté d'un écran qui donne des indications de temps ou illustre le propos. Et dans le décor, un autre écran sur roulettes sert de support pour la projection du documentaire. Il ya aussi des instruments de musique, un bar et des mobiles (inspiré du fameux Modulor de Le Corbusier) qui décorent l'espace.

"C'est la faute à Le Corbusier" est un spectacle protéiforme qui intègre autant la vidéo que la musique pour interroger la notion du "vivre ensemble" à travers différents sujets et propose un état de lieux de l'habitat urbain et des différents grands modèles architecturaux modernes tels qu'ils ont été mis en place avec des fortunes diverses.

Le texte de **Louise Doutreligne** bien documenté, tantôt drôle, tantôt explicatif dresse un tableau assez complet de la situation du logement collectif et pose les questions. Des témoignages issus du vécu des habitants de grands ensembles dessinent une partie des réponses.

Catherine Chevallier et **Jean-Luc Paliès** sont les deux architectes dont l'une, humaine, apporte sa vision féminine tandis que le deuxième, cynique, se métamorphosera quelque peu au contact des habitants. Le gardien Alberto c'est **Jean-Pierre Hutinet** qui amène sa fougue et son dynamisme à ce personnage.

Valérie Da Mota joue Nathalie sa fille avec conviction (et de belles notes de violon). Quant à *Louise Doutreligne*, elle campe avec aplomb et drôlerie Madame le Maire avec un discours compilant un petit florilège de la parole politique actuelle parfois absconse. Hoël Le Corre <hoellecorre@epeedebois.com>

La chanteuse (**Ruth M'Balanda** à la voix magnifique) et les trois musiciens (**Carel Cléril**, **Emilien Gillan** et **Jean-Baptiste Paliès**) participent à l'ensemble avec un accompagnement musical des plus convaincants et s'illustrent aussi comme comédiens pour une lecture vivante "version pupitre" dont Jean-Luc Paliès est le spécialiste. Son audacieuse mise en scène mêle tout ce petit monde et fait habilement passer d'une forme à une autre de telle façon qu'on ne s'ennuie pas.

Au final, *"C'est la faute à Le Corbusier"* est un fraternel moment foisonnant confrontant les idées et croisant les points de vue qui propose de façon festive de repenser notre rapport aux autres dans un environnement urbain qui est le résultat des utopies passées.

L'ambiance chaleureuse qui émane de ce groupe intergénérationnel préfigure peut-être ce que pourrait être l'espace partagé par tous. Et c'est le personnage de Sarah, d'origine nigériane, étudiante en école d'architecture qui donnera une note d'espoir à la fin avec une nouvelle vision de l'intérieur, convaincue d'un projet pour l'avenir qu'elle défendra avec une "douce fermeté".



Avril 2013

« C'est la faute à Le Corbusier ? »

Jusqu'au 28 avril au Théâtre de l'Épée de Bois

La jeune Nathalie prépare un documentaire sur la réhabilitation des logements sociaux dans sa ville. Elle rencontre Madame le Maire et va rejoindre son père, un Brésilien fougueux, gardien dans la cité. Au même moment celui-ci reçoit, dans le local social où répète un groupe de jeunes musiciens, les deux architectes qui concourent pour la réhabilitation. Il a bien l'intention de les obliger à écouter les habitants. Devant les spectateurs s'engage un débat contradictoire sur les grands ensembles, les tours, les diverses conceptions du logement social et des projets d'urbanisme.

Louise Doutreligne, jeune auteure plusieurs fois primée pour ses pièces, s'est intéressée à ces questions et s'interroge sur les choix d'urbanisme qui sont faits dans notre pays. L'extension de la ville est-elle inéluctable, comment construire plus, que construire, l'architecte et le maire peuvent-ils décider seuls ? Les grands ensembles sont-ils nés de la seule imagination des architectes, le béton est-ce forcément laid, faut-il détruire ou réhabiliter ? Il n'est pas commun que ces thèmes soient abordés au théâtre, que soient convoqués Le Corbusier, Niemeyer et Rem Koolhaas et que l'on s'interroge sur les questions économiques et sociales liées à l'habitat. Mais n'est-ce pas justement une des fonctions du théâtre que de s'interroger sur les questions qui agitent les citoyens ? Restait une question, comment théâtraliser le sujet ? C'est ce qu'a bien réussi Jean-Luc Paliès. Les débats entre les deux architectes, l'un plutôt sûr de lui et ne reconnaissant pas les erreurs commises, l'autre plus enclin à la concertation, alternent avec des séquences de films et des pauses musicales avec une bonne chanteuse de jazz, Ruth M'Balanda. La représentation tisse les moments où s'impose la parole des comédiens, ceux où des résidents des grands ensembles ou de la Cité Radieuse s'expriment dans les séquences vidéo et ceux où c'est la musique qui offre des phases de respiration et de réflexion.

L'ensemble est enlevé, la parole circule vite et il y a des moments très drôles.

Au final, la discussion vive et passionnée engage le spectateur à affiner son point de vue et à être prêt à s'engager sur cette question très politique de l'habitat.

Micheline Rousselet

Du mardi au samedi à 21h, le dimanche à 18h

Théâtre de l'Épée de Bois

La Cartoucherie, Route du Champ-de-Manœuvre

75012 Paris

Réservations ([partenariat Réduc'snes->2644] tarifs réduits aux syndiqués

Snes mais sur réservation impérative) : 01 48 08 39 74

l'Humanité

Lundi 22 avril 2013

Le théâtre bien au cœur de la cité

C'est la faute à Le Corbusier, à l'Épée de bois, interpelle un public citoyen dans une belle alliance entre le divertissement, la réflexion et, parfois, l'indignation.

Deux architectes se retrouvent aimablement mais fermement retenus lors d'une visite dans le centre d'animation culturelle d'une cité. Venus dans le cadre d'un projet de réhabilitation, forts de leur savoir-faire et de leur supposée maîtrise, c'est pour eux une visite de routine. Mais c'est sans compter sur la détermination des usagers du centre qui ont leurs mots à dire, leurs désirs à exprimer. À partir de cette intrigue, la compagnie Influenscènes nous entraîne

dans un canevas où se tissent les fils de l'histoire de l'habitat collectif.

Est évoquée la construction dans l'urgence des premières cités de l'immédiat après-guerre, abordée l'influence de grands architectes tels que Le Corbusier, Niemeyer, Zaha Hadid, mais aussi celle des cimentiers, des promoteurs et leur emprise sur la politique du logement.

L'indignation devant les réalités du quotidien cohabite avec l'utopie d'une cité radieuse : comment mieux vivre ensemble et faire de ces

lieux de concentration des lieux de concertation ? Moins de béton et plus de dialogue apparaissent nécessaires. Les résistances sont fortes et les belles promesses sur plan deviennent souvent invivables dans le quotidien des habitants.

Entre théâtre documentaire et théâtre d'intervention, ce spectacle interroge les limites de la représentation théâtrale, pour nous amener à une alliance judicieuse entre notre place de spectateur et celle de citoyen sensible au monde qui l'entoure.

Le rythme est au cœur de la proposition, tant par les musiciens sur scène que par l'écriture de Louise Doutreligne et la mise en scène de Jean-Luc Paliès. Les comédiens au jeu généreux enchaînent les différentes péripéties avec une belle énergie. Saluons tout particulièrement la prestation de Ruth M'Balanda pour ses qualités de chanteuse et sa présence chaleureuse sur scène.

GUY FLATTOT

Théâtre de l'Épée de bois,
Cartoucherie de Vincennes.
Jusqu'au 28 avril.

Le Monde

Le 25 Avril 2013

Simples amateurs, vrais ou faux débutants dans le métier ou professionnels aguerris : C'est la faute à Le Corbusier devrait ravir ceux qui ne sont pas indifférents aux enjeux architecturaux de notre temps. Entre théâtre militant et pédagogie joyeuse, la pièce présentée jusqu'au 28 avril par la compagnie Influenscènes au théâtre de l'Epée de bois à la Cartoucherie de Vincennes, déballe sans vergogne ses quatre vérités au monde des constructeurs et à leurs donneurs d'ordre.

Ici foin de didactisme obscur ou de sous-entendus pour "happy few" (sinon une indispensable petite dose de jargon), mais beaucoup de bonne humeur. L'intrigue : deux architectes – un homme et une femme –, candidats pour la réhabilitation d'une cité que l'on suppose de banlieue, sont reçus dans un espace à géométrie variable qui sert, c'est selon, de salle de musique, de danse ou de projection, voire d'atelier pour les femmes ou de laboratoire d'art culinaire.

Pendant la visite, justement, un jeune groupe répète. "On a l'habitude d'analyser très vite les situations, explique l'architecte visiblement pressé d'en terminer. Transformer un ex-local social en une sorte de centre d'animation : on a compris l'enjeu". Alberto, le gardien qui accompagne le duo ne l'entend pas de cette oreille. Il va bien falloir que ces deux-là acceptent d'écouter le petit comité d'accueil qu'il leur a été réservé. Les musiciens et lui séquestrent en douceur les architectes qui vont devoir écouter leurs doléances.

Une démonstration qui ne tourne pas à la litanie

Mais la démonstration ne tourne pas à la litanie. Imperceptiblement, un dialogue s'amorce, les échanges fusent, les références surgissent : Niemeyer et Brasília, Koolhaas et son fameux "fuck the context" ou bien-sûr Le Corbusier et la ville de Chandigarh en Inde. Une forme de concertation s'installe.

Certains trouveront quelque naïveté à vouloir aborder par la "base" un sujet tel que celui des grands ensembles. Pourtant, tout ce qui est dit dans la pièce est irrémédiablement juste. Un chat est appelé un chat et les grandes enseignes ou les champions du béton (tenus pour principaux responsables de la désolation des cités) ne sont pas épargnés. On finit même par être étonné qu'autant de questions puissent être soulevées en si peu de temps.

Dans le programme de C'est la faute à Le Corbusier, Louise Doutreligne, son auteure, s'interroge : "Qu'en est-il de nos cités, de nos barres, de nos villes à la campagne, de nos campagnes suspendues dans les tours, de nos jardins de ville partagés (...) L'architecture et l'urbanisme peuvent-ils être les vecteurs d'une transformation sociale profonde ?"

Venu voir la pièce à titre privé, le président du réseau des maisons d'architecture, Cloud de Granpré, y est retourné avec son conseil d'administration. "Parfois, c'est schématique, mais ça ouvre le débat, reconnaît-il. Cette œuvre, à la fois documentée et profane, peut rassembler des publics assez large. C'est une occasion unique." Une occasion que comptent bien ne pas laisser passer les maisons de l'architecture dont certaines ont déjà prévu d'accueillir le spectacle. Quant à Le Corbusier, on aura compris que tout cela n'est évidemment pas de sa faute.

Jean-Jacques Larrochelle

LA RÉNOVATION SUR LES PLANCHES

Rénovation urbaine, concertation... des sujets dramatiques ? À première vue, on en paraît loin, même très loin. Et pourtant, au théâtre « C'est la faute à Le Corbusier » nous prouve tout le contraire.

Quelque part en banlieue parisienne, dans un quartier de grands ensembles, une réunion de concertation s'improvise dans un local associatif. Deux architectes se font « séquestrer » par un petit groupe d'habitants. Ces derniers les contraignent, pacifiquement, à rester pour entendre leur parole et prendre conscience des problématiques locales. La projection d'un documentaire va les y aider. Plusieurs témoignages filmés d'habitants se succèdent, révélant les enjeux de la rénovation à venir. Le décor est planté, l'intrigue posée, le spectacle peut commencer. Nous sommes au théâtre.

Cette scène de quartier aux accents réalistes, hormis la tournure inattendue des événements, relève pourtant bel et bien de la fiction. Et le documentaire qui est diffusé de manière discontinue durant tout le spectacle n'est autre qu'un faux documentaire, avec de vrais acteurs. La pièce « C'est la faute à Le Corbusier » brouille les pistes. Son auteure, Louise Doutreligne et son metteur en scène, Jean-Luc Paliès, multiplient les canaux d'expression et n'hésitent pas à interrompre le jeu théâtral par des morceaux funk joués en live. Sans faire de concession à l'intrigue, ils livrent un spectacle éclectique dans sa forme et son contenu, opérant une confusion troublante entre théâtre et réalité, si peu qu'on soit familier des quartiers.

Ce chassé-croisé entre réalité et fiction tient beaucoup à la genèse de l'écriture. Pas moins de trois ans de recherches, d'interviews, de captations, ont été nécessaires, avant d'aboutir à la pièce. Trois ans durant lesquels l'auteure a cherché à comprendre la réalité des quartiers en région parisienne. Un travail de terrain inhabituel pour des « gens de théâtre ». Car, la pièce interpelle par sa façon de soulever aussi directement les grandes questions de la rénovation urbaine : mixité sociale, crise du logement, démolition, réhabilitation, ou encore étalement urbain : tout y passe. Sans parler de la concertation en tant que telle : « *C'est très à la mode, la concertation, une sorte de tarte à la crème, tout le monde en veut, même le Président...* ». La pièce questionne mais se garde bien d'offrir des réponses. L'intention est avant tout de susciter le débat. Et cela fonctionne à merveille. Le retour enthousiaste des publics, lors de la première série de représentations au mois d'avril dernier, à la Cartoucherie de Vincennes, semble leur donner raison. Séduit par la pièce et sa capacité à intéresser le grand public aux questions urbaines, le réseau national des maisons de l'architecture réfléchit à un prolongement possible. Ici, le théâtre s'empare des affaires publiques et des choses de la cité. Sans en avoir l'air, la pièce nous offre une véritable leçon de concertation : au-delà des réticences premières chacun peut faire entendre sa voix.

Les auteurs, qui ont dans l'idée de poursuivre leurs représentations jusqu'au festival d'Avignon en 2015, sont bien décidés à partir à la rencontre d'autres acteurs, ceux de la rénovation urbaine cette fois, dans les rangs des collectivités ou des bailleurs sociaux. Sans que ce soit l'objectif initial, la pièce se révèle être une excellente propédeutique à la concertation...

Camille Lefebvre

QUAND LA VILLE EST FEMME

OÙ VA LA VILLE ?

COMÉDIENNE ET AUTEUR D'UNE VINGTAINNE DE PIÈCES DE THÉÂTRE, LOUISE DOUTRELIGNE VIENT D'EN FINIR AVEC LE CORBUSIER, LES ENJEUX DE L'URBANISME CONTEMPORAIN ET LES QUESTIONS D'URBANITÉ DANS L'URBAIN. **ET COMPTE BIEN NE PAS EN RESTER LÀ...**

DE LAURENCE MONSÉNGO

On aura bien compris que tout n'est évidemment pas de sa faute. Quand Louise Doutreligne titre sa pièce *C'est la faute à Le Corbusier*, citant ainsi une habitante de la banlieue parisienne excédée par la vision de barres d'HLM devant sa fenêtre, c'est pour poser la question de la réhabilitation urbaine. Que feriez-vous si deux architectes venaient étudier votre quartier en vue de proposer un plan de réhabilitation ? Point de départ d'une comédie urbaine où, plongés dans un local social multifonctionnel – à la fois salle de musique, de danse ou de projection mais aussi atelier pour les femmes, voire laboratoire de cuisine –, des résidents font entendre leur point de vue, l'interrogation soulève joyeusement tous les enjeux de l'urbanisme contemporain. Et perdue après que cette création, présentée jusqu'au 28 avril dernier par la compagnie Influenscènes au théâtre de l'Épée de Bois à la Cartoucherie de Vincennes, a tombé le rideau.

ÉLEVER LA VIE À CE QUE L'ART PROMETTAIT

Tant sur le plan des idées que sur celui du vécu, le spectacle annonce des débats de bon augure. L'architecture et l'urbanisme peuvent-

ils être les vecteurs d'une transformation sociale profonde ? Comment le matérialisme prosaïque du présent affronte-t-il les œuvres idéalistes du passé ? Et comment rendre possible l'utopique rencontre entre architectes et population ?

Ces questions, Louise Doutreligne se les pose activement. Son travail d'enquête et de création s'enrichit des actions culturelles qu'elle mène auprès des habitants des cités, en partenariat avec des institutions comme le Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement (CAUE) du Val-de-Marne.

Et parce que le vivre ensemble a toujours été au cœur de ses inquiétudes dramatiques, elle interpelle dans ses œuvres la réalité sociale d'aujourd'hui : le droit de tous au logement digne et les ressources matérielles et humaines disponibles pour le rendre possible. Un bel exemple de résistance culturelle qui, sans imposer un retour en arrière vers un hypothé-

tique âge d'or, expose les résistances grâce auxquelles le dialogue peut s'exercer.

DES CONCEPTS CULTURELS INÉDITS

Auteur d'une trentaine de textes – de *Sublim' Interim*, au Vingtième Théâtre à Paris en 2010 et au Théâtre des Halles du Festival d'Avignon en 2008, à *Croq' d'Amour à domicile* en 1999, en passant par *Détruire l'image* au Théâtre de l'Odéon en 1981, *La Bancal se balance* au Théâtre du Rond-Point en 2005 ou *Don Juan d'origine* au Théâtre National de Lille en 1991 –, celle qui commença sa carrière de comédienne sous le pseudonyme de Claudine Flévet est aussi la créatrice de divers concepts culturels autour de l'écriture comme *Les Lundis inédits* de la ville de Fontenay-sous-Bois ou *Les Mardis midi* au Théâtre du Rond-Point. Partant du constat que les auteurs contemporains ont bien du mal à trouver des producteurs, Louise Doutreligne propose ainsi chez Jean-Michel Ribes son « carrefour des plaisirs partagés ». Là, gratuitement et pendant une heure trente, des comédiens présentent, sans mise en scène, les textes inédits d'auteurs vivants souvent méconnus. Surprise assurée. Des « versions pupitre » plus abouties sont orchestrées par le metteur en scène Jean-Luc Paliès, co-fondateur avec Louise Doutreligne d'Influenscènes, une compagnie dont les spectacles sont aujourd'hui coproduits par les théâtres de Saint-Maur et de Fontenay-sous-Bois dans le Val-de-Marne.

La chose est sûre, pour nous permettre d'exercer notre fonction critique, cette auteure militante sait comment nous parler. Et compte bien continuer à provoquer ces sursauts de conscience collective qui nous offrent une bonne raison d'espérer. ●



Louise Doutreligne